

HOLOCAUST IN WORKS OF MODERN AMERICAN WRITERS: POST-MODERNIST LOOK

Karasik Olga Borisovna¹, Nizamieva Liliya Rafhatovna²,
Vassilieva Valentina Nikolaevna³

¹Candidate of sciences, department of foreign literature, Kazan Federal University

²Candidate of sciences, department of romance languages, Kazan Federal University

³Professor, department of romance languages, Kazan Federal University (RUSSIA)

E-mails: mme_vassilieva@mail.ru, lilianiz@yandex.ru, karassik@yandex.ru

DOI: 10.7813/jll.2014/5-3/2

Received: 18 Feb, 2014

Accepted: 29 Jul, 2014

ABSTRACT

In this article are studied the works of American authors of the 21st century, giving their own interpretation of the Holocaust tragedy. The authors focused themselves on the novels of M. Chabon *The Amazing Adventures of Kavalier and Clay*, of J.S. Foer *Everything Is Illuminated* and of N. Krauss *The History of Love* and *Great House*. In these novels are studied the principles of postmodern esthetic, the principal one being the game. The authors play with mass cultural clichés, the structure and composition of the works by creating fragmental narration, which, like a puzzle, compose finally a complete image for the reader. The principal themes of all those novels are the search of origins, the restitution of familial history and the people's history, the recognitions of personal implication in the Holocaust tragedy.

Key words: Postmodern literature, postmodernism, Holocaust, American authors, fragmental composition, ethnical identities, history, remembrance, psychological traumatism.

RÉSUMÉ

Dans cet article on examine les oeuvres des écrivains américains du XXI^e siècle qui donnent leur interprétation de la tragédie de l'Holocauste. L'attention des auteurs de l'article est focalisée sur les romans de M. Chabon *The Amazing Adventures of Kavalier et Clay*, de J.S. Foer *Everything Is Illuminated* et de N. Krauss *The History of Love* et *Great House*. Dans ces romans on relève les principes de l'esthétique postmoderne dont le principal est le jeu. Les écrivains jouent avec les clichés de la culture de masse, la structure et la composition des oeuvres en créant des narrations fragmentaires, qui, à l'instar d'un puzzle, composent finalement un tableau entier pour le lecteur. Les sujets principaux de tous les romans sont les recherches des racines, la restitution de l'histoire de la famille et de l'histoire du peuple, la prise de conscience de l'implication personnelle dans la tragédie de l'Holocauste.

Mots-clés: littérature postmoderne, postmodernisme, Holocauste, écrivains américains, composition fragmentaire, identité ethnique, histoire, mémoire, traumatisme psychologique

Les événements de la Deuxième Guerre mondiale et la tragédie de l'Holocauste restent les sujets les plus actuels dans la littérature nationale de plusieurs pays depuis plus d'un demi-siècle. Ayant en fait joué le rôle d'observateurs des événements tragiques des années 1930-1940 puisqu'il n'y avait jamais eu d'hostilités sur le territoire du pays, les États-Unis d'Amérique ont donné à la littérature mondiale toute une série d'oeuvres passionnantes sur la Deuxième Guerre mondiale, parmi lesquelles les romans de N. Mailer *The Naked and the Dead*, de K. Vonnegut *Slaughterhouse-Five*, de W. Styron *Sophie's Choice* et d'autres. C'est en premier lieu le thème de l'Holocauste qui a attiré une attention particulière des écrivains. Bien que les Juifs des États-Unis aient échappé aux poursuites nazies, ils ne pouvaient pas rester indifférents aux souffrances de leurs confrères en

Europe et se sont même choisis comme mission d'assurer la Renaissance et la préservation de la culture juive qui avait pratiquement été supprimée par les nazis. En 1967 l'écrivain américain Chaim Potok l'a fait déclarer à un de ses personnages dans le roman *The Chosen* : « *'Six million of our people have been slaughtered,' he went on quietly. 'It is inconceivable. It will have meaning only if we give it meaning. We cannot wait for God.' He lay back on the pillows. 'There is only Jewry left now in the world,' he said softly, staring up at the ceiling. 'It is here, in America. We have a terrible responsibility. We must replace the treasures we have lost'* » (chapter 11, p. 192). Depuis ce temps-là les thèmes de la Deuxième Guerre mondiale, du génocide et de l'Holocauste occupent une place particulière dans les oeuvres des écrivains juifs et des autres artistes américains. Comme le fait remarquer dans son article le professeur de l'université nationale de Kiev T. Denisova, « *on peut dire que toute la culture occidentale après la Deuxième Guerre mondiale – du « Journal d'Anne Frank » à « La Liste de Schindler » de Steven Spielberg – a pour pivot la tragédie de l'Holocauste dont elle est imprégnée. Et selon la situation politique, on ne peut pas s'attendre à ce que ce thème perde son actualité. L'essentiel de l'effet pathétique dans l'interprétation de ce thème est en général créé par une tragédie personnelle de l'homme qui se voit comme une victime, car son existence, ou plus exactement, sa perte irrémédiable, ne dépend nullement ni de sa conduite, ni de son activité, ni de ses qualités personnelles, – tout est prédéterminé à l'époque et à l'endroit donnés uniquement par son appartenance au peuple « maudit ». Une telle vision était soutenue et approfondie par l'existentialisme dominant à cette époque car elle s'inscrivait bien dans son paradigme* » (Денисова, стр. 26).

Au XXI^e siècle cette tragédie demi-séculaire reste actuelle et reçoit une nouvelle interprétation dans les oeuvres des auteurs de la génération montante qui est née quelques décennies après les événements de l'Holocauste et qui les connaît grâce aux récits des grands-parents et à la littérature mondiale. Ce sont les oeuvres littéraires des auteurs de la nouvelle génération qui sont l'objet de notre étude dont le but est de relever les procédés stylistiques caractéristiques de l'esthétique postmoderne dont se sont servis les écrivains contemporains pour interpréter les événements tragiques datant d'une soixantaine d'années du point de vue de l'homme du XXI^e siècle.

Notre intérêt particulier porte sur l'oeuvre des écrivains américains juifs, qui ont commencé leur carrière littéraire fin XX^e – début XXI^e siècles : Michael Chabon, Jonathan Safran Foer et Nicole Krauss. En étudiant leurs oeuvres nous appliquons la méthode traditionnelle de l'analyse du texte littéraire du point de vue de sa poétique et de sa structure, en nous basant sur la conception du postmodernisme dans la littérature.

En 2000 a vu le jour le roman de M. Chabon *The Amazing Adventures of Kavalier et Clay*, devenu un best-seller national aux États-Unis, récompensé du prix Pulitzer et traduit dans plusieurs langues. Il représente une narration postmoderne complexe pleine d'allusions. Le sujet est basé sur l'histoire de Joe (Josef) Kavalier et son cousin Sam Clay (Samuel Klayman), auteurs des comics les plus populaires aux États-Unis. Ce sont des personnages fictifs qui pourtant font naître chez le lecteur américain des associations inéluctables avec les inventeurs réels des comics et les auteurs des histoires passionnantes sur les superhéros tels que Superman, Batman, etc.

Les noms des personnages n'ont pas été choisis par hasard. Le nom Kavalier, en fait international, est associé dans toutes les langues européennes à la chevalerie et l'héroïsme. Le développement du sujet du roman nous fait voir que Josef Kavalier deviendra en effet un vrai héros dans le sens propre, puisqu'il traversera une multitude d'épreuves et se trouvera bien des fois le seul survivant de situations tragiques. Le deuxième personnage Samuel Klayman change son nom juif contre Clay, plus américain d'après lui (en anglais il signifie « argile »). L'histoire des personnages est liée avec une ancienne légende juive sur Golem, le géant d'argile créé par le rabbin de Prague Judah Loew ben Bezalel pour sauver les Juifs locaux de « la légende des crimes rituels » – des accusations d'infanticides rituels soulevées par les chrétiens. Tel le Golem d'argile, Sam ne « s'éveille » et ne se rend compte de ce dont il est capable que quand son cousin de Prague vient dans sa maison.

Josef Kavalier, Juif de Prague, qui s'est enfui de sa ville natale occupée par les nazis, et Sam Clay, citoyen de New York, se lancent dans une multitude d'aventures pour réussir dans la vie. Ils deviennent l'exemple de la réalisation du rêve « américain ». De temps en temps dans le roman on rencontre des histoires intercalées composées par les héros eux-mêmes – Sam en tant qu'auteur du sujet et Joe en tant que peintre – les histoires sur les exploits d'Escapist, le superhéros qu'ils ont inventé et qui les a fait connaître par l'Amérique toute entière.

Le motif de l'évasion-escape passe à travers tout le roman. L'auteur évoque plusieurs fois le nom de l'illusionniste américain Harry Houdini qui s'est rendu célèbre grâce à ses tours de dégagements et d'évasions et qui est devenu le vrai pionnier du genre d'escape. Il est l'idole du jeune Josef Kavalier, qui commence à prendre des leçons auprès de Bernard Kornblum, l'élève du légendaire Houdini. Cet homme lui apprend non seulement les ficelles du métier, mais exerce une

influence décisive sur la formation de sa personnalité. Dans ce cas on peut parler de la synthèse du documentaire et du littéraire qui est un procédé traditionnel pour la littérature américaine puisque dans le roman on entremêle les personnages fictifs et réels.

En présentant Kornblum au lecteur M. Chabon introduit dans l'oeuvre le thème des juifs et le problème de l'identité ethnique devenu un des plus importants dans son oeuvre puisqu'il vient lui-même d'une famille d'immigrants juifs. *"Although a staunch atheist, he nonetheless kept kosher, avoided work on Saturdays, and kept a steel engraving of the Temple Mount on the east wall of his room. Until recently, Josef, then fourteen, had given very little thought to the question of his own Jewishness. He believed – it was enshrined in the Czech constitution – that Jews were merely one of the numerous ethnic minorities making up the young nation of which Josef was proud to be a son. The coming of Kornblum, with his Baltic smell, his shopworn good manners, his Yiddish, made a strong impression on Josef"* (Chabon, p. 24-25).

D'origine juive, notre héros et les membres de sa famille sont tout à fait assimilés, ils parlent tchèque et allemand et se sentent tout à fait bien à Prague. En maîtrisant l'art de l'échappatoire, Josef ne soupçonne pas quel rôle il jouera dans sa vie réelle. Son entrée à l'âge adulte, l'apprentissage du métier d'illusionniste et son identification en tant que Juif, habitant de Prague et citoyen de la République Tchèque, arrivent à la fin des années 1930, quand la ville est déjà occupée par les nazis. Les persécutions des Juifs se manifestent de plus en plus ouvertement, et la famille Kavalier se retrouve dans un ghetto. Bien sûr les Juifs tchèques ne pouvaient pas deviner quel sort les attendait eux et leurs compatriotes des autres pays de l'Europe de l'Est, toutefois le lecteur connaissant l'histoire de l'Holocauste comprend l'imminence de la tragédie. Le héros ressent dans cette situation une terreur inexplicable de l'avenir. *"Josef felt a bloom of dread in his belly, and all at once he was certain that it was not going to matter one iota how his father and the others behaved. Orderly or chaotic, well inventoried and civil or jumbled and squabbling, the Jews of Prague were dust on the boots of the German, to be whiskered off with an indiscriminate broom. Stoicism and an eye for detail would avail them nothing"* (Chabon, p. 38).

La tragédie de l'Holocauste devient déterminante dans le destin du personnage. La formation de l'identité ethnique et professionnelle de Josef Kavalier s'effectue simultanément et elle est conditionnée par l'occupation nazie de l'Europe. Rêvant dès son enfance de la carrière d'illusionniste-escapiste et ayant pour idole Harry Houdini, il renonce consciemment à son rêve. Outre la mention directe du grand illusionniste (par la suite il apparaîtra dans un des épisodes du roman), M. Chabon introduit dans la narration une allusion au roman *Ragtime*, oeuvre connue du classique vivant de la littérature américaine E.L. Doctorow dont un des personnages est illusionniste. Ainsi M. Chabon réalise le principe postmoderne de l'intertextualité et du rapprochement de l'art des masses de celui des élites. Le lecteur américain ordinaire s'imagine facilement les tours de Houdini, tandis que l'intellectuel préparé devine l'allusion littéraire.

L'échappatoire principal de sa vie, selon lui, Josef Kavalier le réalise en s'évadant secrètement de sa ville natale qui se trouve sous le contrôle des nazis. Avec l'aide de Kornblum, il en est parti caché dans un cercueil avec le Golem « dormant » que les Juifs européens ont décidé d'évacuer de Prague, la ville où, selon la légende, il était gardé durant quelques siècles à la synagogue Vieille-Nouvelle. Ayant surmonté plusieurs difficultés et enfin arrivé à New York, Josef y fait connaissance avec son cousin Sam, et cette rencontre devient un tournant décisif dans leur vie. Cependant, devenu un vrai Américain riche et prospère, Joe souffre du syndrome de culpabilité du survivant, il est rongé par l'idée que dans son bien-être il s'est éloigné des Juifs de Prague, de ceux qui sont obligés de vivre dans des ghettos, respecter le couvre-feu et s'exposer au danger chaque minute de leur vie uniquement à cause de leur appartenance ethnique. Ce ne sera que plus tard que le héros comprendra l'ampleur et les conséquences de la tragédie quand il apprendra l'extermination de ses proches dans un des camps de concentration. La prise de conscience de son engagement personnel pour la cause des Juifs de Prague ne permet pas à Joe de s'assimiler entièrement et d'accepter le mode de vie américain. Il rêve d'emmener son frère cadet Thomas aux États-Unis et lui paie son voyage, cependant le navire parti de l'Europe avec les enfants juifs à bord fait naufrage et tous les enfants périssent. Cette catastrophe mène le héros à une tentative de suicide.

Ayant traversé plusieurs épreuves, perdu pour toujours ses proches et son passé lié à Prague, le héros retrouve quand même ses racines, quand il apprend que sa bien-aimée a mis au monde un fils et qu'elle l'a appelé Thomas. Une dizaine d'années après la fin de la guerre il s'adresse de nouveau à l'ancienne légende juive sur Golem et crée une bande dessinée où il met tout son talent en reproduisant l'atmosphère de la Prague d'avant-guerre et ses célèbres quartiers juifs. *"In addition to the rabbis, there were studies of organ-grinders, soldiers in breastplates, a beautiful girl in a headscarf, in various attitudes and activities. There were buildings and carriages, street scenes. It didn't take Sammy long to recognize the spiky elaborate towers and crumbling archways of what must*

be Prague, lanes of queer houses huddled in the snow, a bridge of statues casting a broken moonlit shadow on a river, twisting alleyways. The characters, for the most part, appeared to be Jews, old-fashioned, black-garbed, drawn with all of Joe's usual fluidity and details. The faces, Sammy noticed, were more specific, quirkiest, uglier, than the lexicon of generic comic book mugs that Joe had learned and then exploited in all his old work. They were human faces, pinched, hungry, the eyes anticipating horror but hoping for something more» (Chabon, p. 542). Joe représente la ville telle qu'il l'a gardée dans sa mémoire en brossant aussi le portrait de ses habitants, de ceux qui sont partis pour toujours. C'est de cette manière que le héros se tourne vers le passé, commémore la tragédie vécue par son peuple, le monde qui a été anéanti. L'oeuvre devient pour lui le moyen de surmonter la tragédie : en exprimant son chagrin dans les histoires en images, il reprend petit à petit sa vie.

Ainsi, au début d'un nouveau millénaire le roman de M. Chabon soulève le problème de la recherche des racines. La nouvelle interprétation de la tragédie de l'Holocauste devient le moyen de la restitution de la mémoire collective et de la perception de soi-même comme une partie de l'histoire. Les recherches de l'identité ethnique et professionnelle des héros se trouvent indissolublement liées aux événements historiques qui sont dépeints dans le roman par les procédés du postmodernisme : l'introduction dans la narration des personnages fictifs et des personnalités historiques réelles, les insertions des événements extraordinaires et même mystiques, le recours à l'intertextualité et à de nombreuses allusions; le caractère fragmentaire de la narration et les distorsions temporelles.

Les problèmes de la recherche des racines et la perception de soi-même comme une partie de l'histoire du peuple sont abordés plus tard par J.S. Foer dans son premier roman *Everything Is Illuminated* (2002) où le sujet de l'Holocauste reçoit une nouvelle interprétation originale.

Le sujet est construit autour de la restitution par les héros de l'histoire de leurs familles, et finalement les jeunes personnages découvrent tout le tragique des événements datant de plusieurs années, c'est une sorte de lumière qui est jetée sur l'histoire et les destins des gens et c'est ainsi qu'on peut interpréter le titre du roman. L'écrivain utilise une série de procédés postmodernes traditionnels : le jeu avec le masque d'auteur (l'un des héros porte le nom de Jonathan Safran Foer, il est un écrivain américain débutant d'origine juive); la narration menée par de différents personnages et même dans des langues différentes (dans un bon anglais américain de Foer-héros et dans un mauvais anglais de son « guide » venant d'Odessa Alex Perchov entremêlant le russe, l'ukrainien et le yiddish); le sujet fragmentaire avec des récits non-linéaires sous forme d'un texte dans un autre texte (l'histoire du voyage des héros à travers l'Ukraine est rompue par les épisodes du roman de Foer-héros présentant l'histoire de la localité juive d'où viennent ses ancêtres); il y a aussi les lettres qu'ont échangées Alex et Jonathan après les événements racontés. Tout cela pris dans son ensemble transforme le roman en tragi-comédie : une ligne de sujet liée au voyage du jeune Américain en Ukraine moderne a un caractère nettement comique ; l'autre reproduisant l'histoire des endroits qu'il visite et de la famille des héros est tragique, mais à un moment donné ces lignes s'entrelacent.

Un des deux héros principaux, le jeune écrivain américain Jonathan Safran Foer, vient en Ukraine pour trouver une femme nommée Augustine, qui à l'époque avait sauvé son grand-père des nazis. Il rêve de la remercier et compte sur son aide pour restituer l'histoire familiale. Ainsi, le sujet principal du roman est la recherche de ses racines en vue du recouvrement de l'identité personnelle. Le drame du judaïsme européen apparaît dans le roman dans l'histoire d'un endroit imaginaire à l'ouest de l'Ukraine portant le nom absurde de Trachimbrod (formé du prénom Trachim et du nom de la rivière Brod) changé plus tard pour Sofiwka. En réalité, c'est le récit présentant les ancêtres du jeune écrivain qui finit par comprendre qu'il a derrière lui toute une couche culturelle anéantie, l'histoire de quelques générations de la famille juive qui avait vécu une tragédie terrible et c'est pour cette raison qu'il a besoin de se sentir faire partie de l'histoire de ce peuple, de cet endroit, de cette famille. On relève ici le même procédé postmoderne qu'utilise M. Chabon : le mélange des événements et des héros fictifs avec les faits et les personnalités historiques réels.

Le voyage des héros n'a pas donné les résultats escomptés, ils n'ont pas trouvé Augustine mais ils ont rencontré une autre femme, une vieille solitaire qui les a conduits à l'endroit où se trouvait auparavant la localité détruite en un jour par les nazis. A partir de ce moment on observe le changement de ton dans la narration qui s'approche de sa culmination en prenant une tournure tragique.

J.S. Foer introduit volontairement dans le roman un épisode terrible mais entièrement inventé du massacre des Juifs de Trachimbrod/Sofiwka, décrit par un témoin immédiat. Il donne ainsi la possibilité au lecteur de se rendre compte et de voir de ses propres yeux toutes les humiliations atroces dont les nazis étaient capables allant de la profanation de ce qui était sacré pour les Juifs jusqu'à l'extermination massive. C'est la seule scène de l'Holocauste dans le roman qui lie tous les fils de la narration. «*They made us in lines,*» she said. *They had lists. They were logical.* <...> *They burned the synagogue.* *That was the first thing they did.* <...> *It was in the middle of the town.*

There," she said, and she pointed her finger into the darkness. "They unrolled a Torah in front of them. A terrible thing. My father would command us to kiss any book that touched the ground. Cooking books. Books for children. Mysteries. Plays. Novels. Even empty journals. The General went down the line and told each man to spit on the Torah or they would kill his family"» (Everything Is Illuminated, p.184). La vieille femme dont le nom reste inconnu s'approche peu à peu de la culmination de son récit – la scène qu'elle se rappelle toute la vie. Elle décide de tout raconter à nos héros pour leur transmettre le souvenir de Trachimbrod/Sofiowka et ses habitants, elle parle lentement, comme si ces événements émergeaient progressivement de sa mémoire, elle raconte que par ordre des officiers allemands les hommes juifs, le revolver sur la nuque, crachaient l'un après l'autre sur le parchemin sacré de la Torah en pensant qu'ils sauvaient ainsi la vie de leurs proches ignorant encore qu'ils seraient supprimés dans tous les cas. «"And then the General came to my father." It was not too dark for me to see that Grandfather closed his eyes. "Spit, he said." "Did he?" "No," <...> "He put it in her mother's mouth." <...> "I will kill her here and now if you do not spit, the General said, but he would not spit." <...> "Then the General put the gun in the mouth of my younger sister, who was four years old. She was crying very much. I remember that. Spit, he said, spit or." <...> "No," she said. <...> "And the General shot my sister. I could not look at her, but I remember the sound of when she hit the ground. <...> "They tore the dress of my older sister. She was pregnant and had a big belly. Her husband stood at the end of the line. <...> They pulled down her panties, and one of the men put the end of the gun in her place, and the others laughed so hard, I remember the laughing always. Spit, the General said to my father, spit or no more baby." <...> "He turned his head, and they shot my sister in her place." <...> "But my sister did not die. So they held the gun in her mouth while she was on the ground crying and screaming, and with her hands on her place, which was making so much blood. Spit, the General said, or we will not shoot her. Please, my father said, not like this. Spit, he said, or we will let her lie here in this pain and die across time." <...> "No. He did not spit." <...> "And they did not shoot her"» (Everything Is Illuminated, p.185-186). La jeune femme a survécu seulement grâce à ce que la balle avait touché le bébé qu'elle portait, elle s'est cachée dans la forêt en attendant qu'après avoir fusillé les habitants de la localité les nazis quittent les lieux. Elle a ramassé tout ce qui restait – les objets personnels, les photos, les alliances qu'elle avait retirées des morts – et les a enterrés pour tout montrer un jour à ceux qui viendraient chercher l'endroit où se trouvait cette localité. Les boîtes où se trouvent ces objets et même les bagatelles les plus simples acquièrent dans le roman un sens profond, ce sont les symboles commémorant ceux qui n'ont personne pour se souvenir d'eux, parce qu'on avait supprimé des familles entières dans plusieurs générations, et ces archives originales restent en réalité le seul témoignage de l'existence de ces gens et du drame qu'ils avaient vécu.

J.S. Foer ne s'appuie pas ici sur les documents – cet épisode du roman est inventé – mais pour le lecteur moderne qui connaît bien les événements de cette époque grâce aux médias, à la littérature et aux oeuvres cinématographiques, il a l'air tout à fait vrai et c'est pour cette raison qu'il provoque une réaction émotionnelle profonde. L'auteur souhaite y montrer une tragédie personnelle qui fait que les héros se mettent à réfléchir sur le destin du peuple entier et qu'ils se sentent faire partie de son histoire. En comparant dans un de nos articles les romans *Everything is Illuminated* de J.S. Foer et *History of Love* de N. Krauss nous avons dit "qu'en s'adressant aux événements tragiques et en les interprétant, les jeunes écrivains touchent au problème de la recherche des racines, celui de la mémoire et de l'identité ethnique qui à leur avis sont impossibles sans la compréhension du fait que chaque homme est un maillon de la chaîne historique, qu'il fait partie de l'histoire du peuple" (Карасик, стр. 186). C'est cette idée-là qu'expriment les écrivains par les procédés du postmodernisme.

Le roman de N. Krauss *The History of Love* (2005) a une composition fragmentaire qui rompt la chronologie des événements. Il y a quelques narrateurs dont un vieux Juif, ancien écrivain et immigrant ayant survécu à l'Holocauste, et une adolescente. Deux lignes de sujet parallèles aucunement liées entre elles au début avanceraient tout en se rapprochant pour finalement se croiser dans un point. Le roman autobiographique *The History of Love* écrit par le héros il y a plusieurs années, inédit et perdu selon lui, est le motif qui unit le sujet en liant toutes les lignes ensemble. Nous avons ainsi encore un exemple de l'oeuvre postmoderne construite de plusieurs textes à l'intérieur d'un seul. L'auteur varie également les formes de la narration : il y a un récit de la première personne, les notes du journal intime, les articles de presse et le texte du roman proprement dit qui a été écrit par le héros.

Le sujet de l'Holocauste aussi bien que le sujet de l'amour apparaissent à tout début du roman dans la dédicace anticipant la narration directe : «*For My Grandparents, who taught me the opposite of disappearing and For Jonathan, my life*». N. Krauss consacre le livre à ses grands-parents, Juifs d'Europe ayant connu l'Holocauste, et Jonathan, son mari, qui est l'écrivain américain connu J.S. Foer.

La femme de lettres introduit dans la narration les éléments autobiographiques en reproduisant partiellement les événements de la vie de ses parents et ses grands-parents, qui sont nés et ont grandi dans la ville biélorusse de Slonim. C'est là qu'avait passé son enfance le héros principal et un des conteurs Leo Gursky. Cette époque de sa vie était pleine d'amour et de joie, malheureusement tout s'est terminé en été 1941 quand la ville fut occupée par les nazis : «*In the summer of 1941, the Einsatzgruppen drove deeper east, killing hundreds of Jews. On a bright, hot day in July, they entered Slonim*» (The History of Love, p. 12). La tragédie devient un tournant décisif dans le destin du héros, point commun avec *Amazing Adventures of Kavalier et Clay* de M. Chabon. Leo a décrit dans le roman l'histoire de son enfance et du premier amour. Lui avait réussi à se sauver, mais ses parents ont péri et Alma, la jeune fille qu'il aimait, a émigré en Amérique. Après la guerre il était parti pour le Nouveau Monde dans le but de la retrouver, mais à leur rencontre il a appris qu'elle était mariée depuis longtemps et que son fils dont il ignorait l'existence portait le nom d'un autre homme ne connaissant pas son vrai père. Tout cela apparaît devant le lecteur comme un préambule du vrai sujet du roman.

Au moment du début de l'action Leo a 70 ans, il vit à New York. Ayant travaillé comme serrurier pendant plusieurs années, il a pris sa retraite et a commencé à mener une vie de reclus. La seule personne avec qui il garde les relations c'est son voisin qui est aussi un vieillard solitaire. Un sérieux choc dans la vie mesurée et ennuyeuse de Leo survient quand il apprend la nouvelle de la mort de son fils, le célèbre écrivain juif américain Isaac Moritz, qu'il ne connaissait pas mais dont il était fier parce qu'il avait choisi l'oeuvre littéraire. Cet événement ranime dans l'âme de notre héros les souvenirs de son passé, de son premier amour et du roman qu'il avait écrit autrefois, il amène Leo à se rendre compte de la solitude et du vide de son existence. «*I lost the only woman I ever wanted to love. I lost years. I lost books. I lost the house where I was born. And I lost Isaac. So who is to say that somewhere along the way, without my knowing it, I didn't also lose my mind? My book was nowhere to be found. Aside from myself, there was no sign of me*» (The History of Love, p. 169).

Son enfance et sa jeunesse, sa ville natale, ses proches perdus et la jeune fille dont il était tombé amoureux, tous ces souvenirs permettent à notre héros d'appréhender la réalité de son existence débarassée de ce vide à l'intérieur auquel il s'est presque résigné. En reproduisant progressivement dans sa mémoire les événements du passé, il se rend compte d'avoir vécu non seulement une tragédie personnelle, mais aussi d'être lié à l'histoire du XX^e siècle : il est devenu témoin de la guerre, a évité l'extermination durant l'Holocauste et a pu commencer une nouvelle vie dans un autre pays. À ce moment il apprend de manière inopinée que son roman n'a pas été perdu. Son oeuvre a été traduite en espagnol avec quelques modifications et, publiée en Amérique du Sud, elle a influencé le destin de plusieurs personnes. Le manuscrit du roman devient un lien entre Leo et la fille adolescente, dont la mère a lu un jour ce roman et a donné à sa fille le nom d'Alma en l'honneur de son héroïne à laquelle la bien-aimée de Leo avait servi d'archétype.

À la différence du roman de J.S. Foer, il n'y a pas de scènes d'humiliations et d'extermination des Juifs chez N. Krauss, cependant l'auteur fait comprendre au lecteur quel rôle l'Holocauste a joué dans les destins des héros ayant rompu le cours naturel de leur vie. En se rappelant l'irruption des nazis à Slonim le héros dit : «*...everything fell apart. No Jew was safe. There were rumors of unfathomable things, and because we couldn't fathom them we failed to believe them, until we had no choice and it was too late*» (The History of Love, p. 8).

L'influence de l'Holocauste sur la vie des survivants devient le sujet principal du roman *Great House* (2010), où N. Krauss présente au lecteur quelques personnages-narrateurs, qui à première vue n'ont aucun lien entre eux. La seule chose qui les unit c'est que pendant une certaine période de temps et pour de différentes raisons ils avaient eu en leur possession le même objet – un ancien bureau. C'est ce qui fait à un moment donné que les destins de ces gens se croisent. En se servant de l'image de cet objet l'auteur crée un tableau fragmentaire rappelant le puzzle dont les pièces ne se réunissent dans la perception du lecteur qu'à la fin du roman.

N. Krauss « répand » dans le texte les détails indiquant à quel point le drame du judaïsme européen a influencé la vision du monde des personnages et a changé leur vie. Un des héros qui vit depuis longtemps en Israël et qui a participé à quelques guerres, y compris celle de 1948 menée pour obtenir l'indépendance, est indigné que son fils conduise une automobile allemande. «*What is this thing? I demanded. A BMW, you said. You're driving me home in a German car? You're such a big shot that you can't accept a Hyundai like everyone else? It's not good enough for you? You have to specially pay extra for a car made by the sons of Nazis? Of death camp guards? Haven't we had enough of black leather? Let me out of this thing, I said, I'd rather walk*» (Great House, p. 59).

La tragédie vécue a engendré chez les Juifs l'hostilité envers tout ce qui était allemand, allant de la langue aux automobiles, et cette hostilité persiste plusieurs décennies après la victoire sur le fascisme. L'Holocauste est devenu le facteur déterminant leur mentalité, il a relégué au second plan

toute l'histoire millénaire précédente. Nombre d'entre eux sont hantés par les souvenirs de l'Holocauste qui est devenu un point de référence dans la perception de tous les événements qui se passaient dans leur vie. C'est le genre de traumatisme psychologique qui pourrait expliquer l'indignation du héros du roman.

Dans un autre épisode du roman N. Krauss montre une jeune héroïne américaine d'origine juive vivant à New York. Accompagnée de son petit ami elle arrive chez un riche connaisseur de l'art dont elle est tout de suite frappée par l'apparence : *"Leclercq extended his hand to each of us, though for a second or fraction of a second I was paralyzed to respond, struggling as I was to recall who, exactly, our host reminded me of, and only once my hand was clenched tightly by his, and a chill began to spread down the back of my neck, did I realize it was Heinrich Himmler. <...> I calculated that even if Himmler's suicide in the Lunenburg prison had been a hoax, the famous photograph of the corpse laid out on the floor a theatrical trick, by then he would have been ninety-eight, and the spy man we followed couldn't have been much more than seventy. But who was to say this wasn't some relative, like those of Hitler's prospering in the leafy suburbs of Long Island, a nephew or lone surviving cousin of the overseen of the extermination camps, the Einsatzgruppen, and the execution of millions?"* (Great House, p. 147-148). Évidemment M. Leclercq, intellectuel et connaisseur des antiquités, n'a aucun rapport avec Himmler, et l'héroïne finit par comprendre que leur ressemblance est tout à fait illusoire. De notre point de vue, l'auteur du roman introduit cet épisode pour montrer l'impact de l'Holocauste sur les Juifs, l'infiltration du traumatisme psychologique dans la mémoire collective et sa transmission à la génération montante qui serait née quelques décennies plus tard. C'est pourquoi la jeune héroïne est poursuivie par l'idée que les criminels nazis pourraient se trouver parmi nous.

Encore une héroïne du même roman, une dénommée Lotte, est en réalité une arlésienne (personnage invisible), la narration ne contient que des rétrospections de son passé. Durant toute sa vie elle tâche d'oublier la partie de son existence liée à l'Holocauste. C'est déjà après sa mort que son mari apprend petit à petit les détails de son passé, de ce qui est arrivé à sa femme bien avant leur connaissance. Le simple fait de s'imaginer le poids psychologique qu'elle avait porté sans rien laisser paraître de sa douleur intérieure durant des dizaines d'années de leur mariage qui semblait heureux le rend perplexe et terrifié. Le choc des épreuves traversées était tellement fort que Lotte avait tenté de rayer de la mémoire les souvenirs de sa première jeunesse passée en Allemagne nazie, le fils qu'elle avait été obligée de quitter tout de suite après sa naissance. Cependant, cela s'était avéré impossible et elle avait vécu beaucoup d'années harcelée de remords. Ayant découvert le secret de sa femme seulement après sa mort, le mari pénètre pour la première fois dans son monde intérieur. *"Since then I haven't grown an more used to the idea that the woman I lived with for nearly fifty years was capable of hiding from me something of this scale, a secret that I have no doubt remained a vivid and haunting part of her inner life for all those years. It's true, I said to Gottlieb, that Lotte rarely spoke about her parents murdered in the camps, or about the childhood she was exiled from Nuremberg. That she displayed a capacity, even a talent, for silence perhaps should have alerted me to the possibility of other chapters of her life she might have chosen to withhold from me, to sink deeply into herself like a wrecked ship"* (Great House, p. 245).

Tous les héros de ce roman souffrent d'une façon ou d'une autre du traumatisme psychologique causé par l'Holocauste. Ses conséquences se manifestent soit dans les tentatives d'oublier le passé, de se délivrer de tout ce qui y est lié, soit dans l'obsession douloureuse par le drame du judaïsme européen façonnant l'image du monde vu à travers le prisme de la tragédie. Tout cela est souligné par la structure postmoderne complexe, le caractère fragmentaire du sujet et la narration de la part de différents conteurs.

Les personnages, qui ne se connaissent pas et que tout diffère les uns des autres, – la génération, le pays, la langue – sont unis par le phénomène de la mémoire collective, et par son symbole matériel, le bureau. Transporté d'un pays à l'autre il change de propriétaire tout en faisant partie d'une sorte de « puzzle ». Pendant plusieurs années ce bureau est recherché par un antiquaire âgé, qui rêve de reconstituer les meubles du cabinet de son père à Budapest tel qu'il le voit dans ses souvenirs qui remontent à 1944, peu de temps avant que les nazis pillent leur maison. C'est ainsi que N. Krauss aborde le thème de la mémoire collective et de la nécessité de sa préservation pour la postérité car elle fait partie de l'histoire du peuple.

Dans son article consacré à M. Chabon, J.S. Foer et N. Krauss, le critique américain David Herman se pose la question et y donne lui-même la réponse : *"What is going on here? Why are these young American Jews trying to find out things about their fathers and grandfathers? I think each is attempting to answer the question: how does one write Jewish-American novels after Bellow and Roth? Many of these earlier classics of modern Jewish-American writing had one foot in the old country and another in the immigrant neighbourhoods (and later the suburbs) of east coast America. Foer, Chabon and Krauss being of another, younger generation, have no direct relationship with the*

history that formed Jewish writers born in America in the first half of the 20th century» (D. Herman, p. 49). En effet, chacun de ces écrivains qui se sont déjà fait le nom dans la littérature moderne des États-Unis traite le thème de la recherche des racines et de la préservation de la mémoire collective, c'est pourquoi ils s'adressent tous à l'histoire de leurs ancêtres, au passé récent du peuple, aux événements, qui ont bouleversé le monde entier laissant le souvenir d'une des plus grandes tragédies dans l'histoire de la civilisation humaine. Leur interprétation de l'Holocauste diffère des classiques de la deuxième moitié du XX^e siècle mentionnés par D. Herman, puisqu'ils créent une nouvelle fiction littéraire à l'aide des procédés du postmodernisme. D'une part, leurs oeuvres sont pénétrées d'ironie se basant sur le jeu, mais d'autre part, elles sont tout à fait sérieuses et capables de faire réfléchir aux liens historiques, à ses racines personnelles, à la continuité de l'histoire.

Ainsi dans cet article nous avons analysé et comparé pour la première fois quelques oeuvres des auteurs américains de notre époque du point de vue de la réalisation des principes postmodernes. M. Chabon, J.S. Foer et N. Krauss sont les écrivains les plus connus et les plus prometteurs de la littérature des États-Unis du XXI^e siècle, c'est pourquoi leur nouvelle interprétation du thème de l'Holocauste provoque un grand intérêt des lecteurs et des chercheurs dans le domaine de la littérature.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Potok Ch. *The Chosen*. – N.Y.: Ballantine Books, 1967.
2. Денисова Т.Н. *Всесвітні трагедії від Джонатана Сафрана Фоера* // Слово і час. – 2009. – № 1. – С. 28–38.
3. Chabon M. *The Amazing Adventures of Kavalier and Clay*. – N.Y.: Picador, 2000.
4. Foer J.S. *Everything Is Illuminated*. – N.Y.: Houghton Mifflin Company, 2002.
5. Krauss N. *The History of Love* – N.Y.: W.W. Norton and & Company, 2006.
6. Карасик О.Б. *О Холокосте средствами постмодернизма (романы Дж.С. Фоера «Полная иллюминация» и Н. Краусс «Хроники любви») // Известия Самарского научного центра Российской академии наук. – 2013. – Т. 15. – № 2. – С. 181–186.*
7. Krauss N. *Great House* – N.Y.: W.W. Norton and & Company, 2010.
8. Herman D. *New World Reorder. David Herman Hails the Younger Generation of Jewish-American Writers* // *New Statesman*, – 2011. – 18 April. – P. 49–50.